

## Giordano Bruno : Hidalgo de l'univers infini

Jean-Paul Beaumier

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19926ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Beaumier, J.-P. (1991). Giordano Bruno : Hidalgo de l'univers infini. *Nuit blanche*, (44), 52–54.

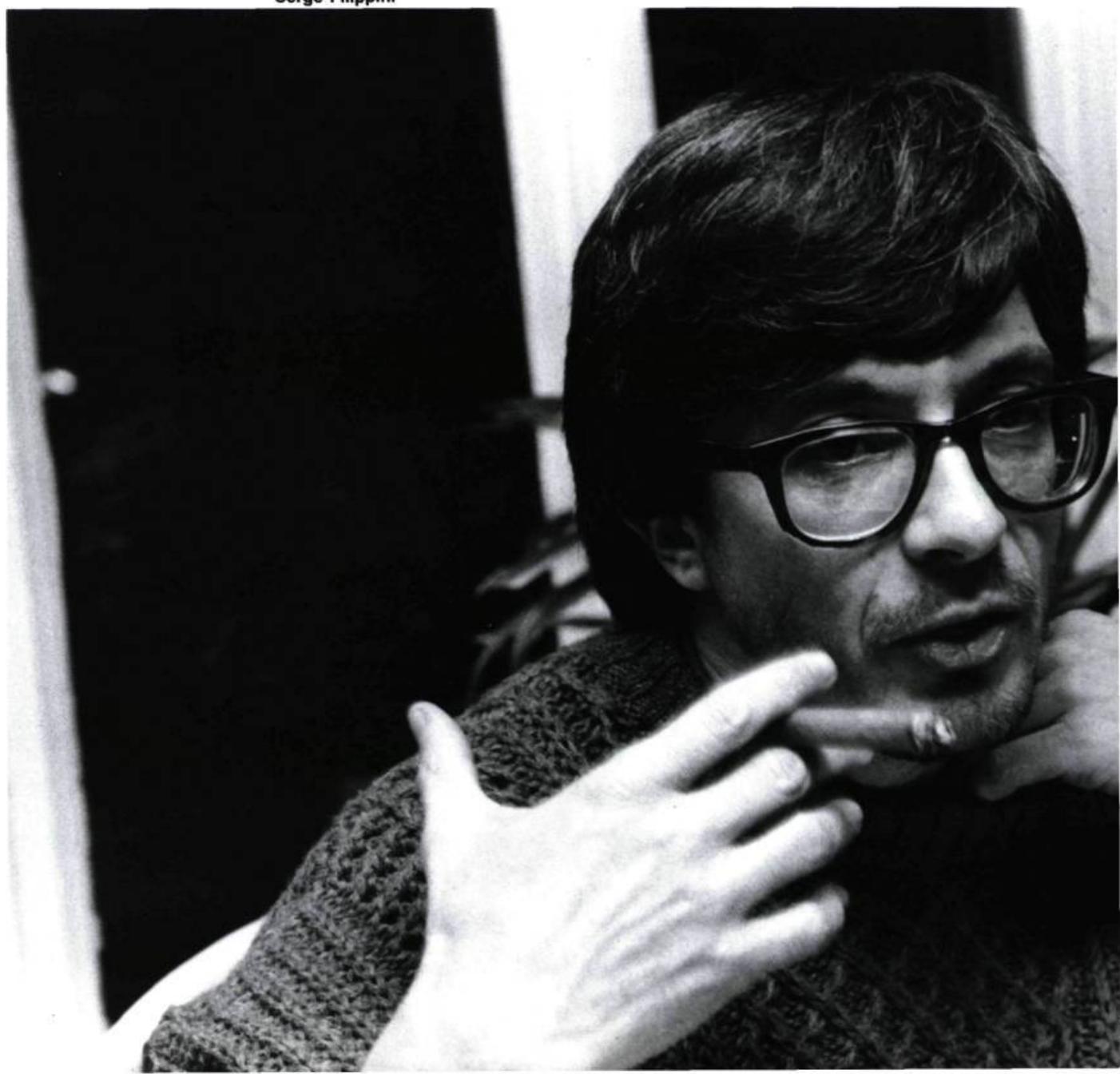
# Giordano Bruno

---

*Philosophe italien né à Rome en 1550 et mort sur le bûcher du Campo dei Fiori cinquante ans plus tard, Giordano Bruno, plus encore que Copernic, proposait une vision de l'univers qui révolutionnait toutes les conceptions que l'on avait osé échafauder jusque-là. Il soutenait et défendait que l'univers était infini. Rien de plus, rien de moins. Pas étonnant qu'il ait littéralement fasciné, envoûté presque, d'abord l'étudiant Serge Filippini, puis l'enseignant en philosophie, et finalement l'écrivain qui en a fait le personnage principal de son dernier roman, *L'homme incendié*, paru aux éditions Phébus.*

---

Serge Filippini



# Hidalgo de l'univers infini

« Ma seule ambition sera d'être sept jours durant lecteur de moi-même. Après quoi on me brûlera, et ces feuilles. Un soupir, un tressaillement imperceptible auront lieu et Giordano Bruno, écrivain, professeur de philosophie naturelle, ancien conseiller du roi de France, héros de la mémoire, des lettres, des sciences et des arts magiques ne sera plus qu'un souvenir — un mauvais souvenir pour certains. Aux flammes l'hérétique ! Adieu le goût des choses, la chair des garçons, la crépitation des disputes. »

photo : A.M. Guériteau



La vie de Giordano Bruno, figure légendaire de l'Europe de la Renaissance en proie aux guerres de religion et victime de l'Inquisition, nous est ici restituée sous forme de roman d'aventures qui ne concède rien aux multiples rebondissements de l'action propres au genre. Plus d'une fois, au cours de l'entretien que nous avons eu, Serge Filippini insistera sur le côté romanesque de *L'homme incendié* : « Je voulais raconter une histoire, celle d'un personnage extraordinaire, c'est ça qui m'intéressait. Il ne s'agit pas d'un éloge, mais d'un livre d'aventures, un peu sur le modèle de *Don Quichotte*, dans lequel je raconte la vie d'un personnage qui m'a passionné, un grand écrivain, un grand polémiste, un grand intellectuel du XVI<sup>e</sup> siècle. »

Durant près de quinze ans, Serge Filippini s'intéressera au fougueux Giordano Bruno dont les enseignants se contentent en général de souligner son intuition d'un univers infini et de mentionner le fait qu'il est mort sur le bûcher. Filippini se familiarisera d'abord avec le personnage, puis avec ses livres, retraçant les multiples péripéties de son existence à travers l'Europe. Mais bien qu'il repose sur une recherche approfondie, *L'homme incendié* est avant tout une œuvre de fiction, une œuvre de création qui aura mis quinze ans à se mettre en place. « Au départ, je m'y étais intéressé en tant que philosophe et, petit à petit, je me suis aperçu qu'on en savait sur lui autant que sur Montaigne, Shakespeare ou Cervantes. Les historiens traitent des éléments connus et moi, en tant que romancier, j'avais le goût de traiter des éléments qu'on ne connaissait pas, des zones d'ombre de Giordano Bruno. Aussi j'ai pris beaucoup de liberté et, pour moi, c'était là une façon de rendre hommage à Giordano Bruno qui était un philosophe de l'imagination. »

Duels, querelles et attaques de diligence viennent fort habilement ponctuer le périple idéologique de Giordano Bruno. L'aspect picaresque est ici dominant. « Finalement, souligne Filippini, la seule idée qui se retrouve dans ce roman c'est que

l'aventure, quelle qu'elle soit, est quelque chose de merveilleux. Naturellement ce livre restitue d'une certaine façon nombre d'aspects, du moins les plus importants, des opinions philosophiques de Bruno, mais je ne crois pas qu'on écrive des romans pour défendre des idées, même si à l'intérieur des romans il y a des idées. Ce sont des éléments esthétiques, comme les costumes et les règles de dignité. »

Pour les mêmes raisons, Serge Filippini se défendra d'avoir voulu écrire un roman qui dénonce l'intolérance, non seulement de cette période tumultueuse, mais l'intolérance sous toutes ses formes. Pour le romancier, il se trouve seulement que Giordano Bruno était un ardent partisan d'une liberté philosophique absolue, de la séparation de la philosophie et de la théologie, d'une philosophie totalement libre de toute idéologie comme on dirait aujourd'hui. Bruno appartient à une époque où l'intolérance s'érigait en système — même s'il y avait des jaillissements de tolérance absolue chez des gens comme Montaigne avec qui le romancier se plaît à faire échanger les vues de son personnage sur leur façon respective, et complémentaire, de percevoir le monde — mais cela apparaît ici à titre de paysage mental, de paysage culturel de l'époque. « Le problème avec Bruno, poursuit Filippini, c'est que tout le monde essaie de lui faire dire quelque chose. Comme il avait une pensée très difficile à synthétiser, qu'il a écrit énormément de bouquins et affronté une puissante institution, on a souvent eu tendance à le récupérer en en faisant un anticatholique absolu, un nationaliste italien et éventuellement un mage. Je pense que mon personnage préserve toutes les figures possibles de Giordano Bruno. C'est vrai qu'il est victime de l'intolérance, mais c'est aussi un être habité par une volonté : il a voulu, à un certain moment, être victime de cette intolérance et c'est peut-être tout aussi important que l'intolérance elle-même dans l'hypothèse romanesque de *L'homme incendié*. Dans le roman, c'est en quelque sorte Bruno qui décide de son destin et d'être le martyr de l'Inquisition. » ▶

Sept jours s'écouleront entre le prononcé de la sentence et l'exécution de Bruno. C'est le moment qu'a choisi Filippini pour camper l'action de son roman qui se présente comme une autobiographie. Le personnage fait un ultime retour sur ce qu'aura été sa vie, son tracé exceptionnel, le décor de son existence et de sa pensée dans un seul mouvement. Le romancier s'identifie ici à son personnage qui n'a plus que sept jours devant lui pour faire le point, pour au fond révéler que son ambition dans les derniers moments de sa vie était d'entrer dans la postérité en devenant le martyr de l'Inquisition, et ainsi faire triompher son œuvre et marcher vers l'immortalité. Plus que les événements racontés, qui sont pour la plupart fidèles aux données historiques, l'écriture même du roman, le ton ont été plus difficiles à rendre. « C'est ça qui a mis quinze années à se mettre en place. D'une part se forger une conception de ce que pouvait être un roman d'aventures ayant pour thème la vie de Giordano Bruno et, d'autre part, trouver le ton qui permette de tenir quatre cent pages dans lesquelles il y a une tension permanente, puisqu'il s'agit d'un homme qui va mourir et qui écrit ses dernières choses. Le style, plus que les recherches proprement dites, le vocabulaire, essayer de trouver un langage qui ait une tonalité un peu archaïque pour évoquer le XVI<sup>e</sup> siècle tout en maintenant cette tension permanente, c'est ça qui a été le plus difficile. Mais c'est là le travail du romancier. »

*L'homme incendié* présente une très dure image de la femme, très agressive même de la part d'un personnage qui dénonce aussi féroce-ment l'intolérance. L'auteur, à qui l'on demande s'il n'a pas craint d'indisposer une large part de son lectorat, répond qu'il ne croit pas qu'il y ait d'agression contre le lecteur, qu'il n'a pas inventé l'image brunienne de la femme. « Lorsqu'il est question des femmes dans les textes de Giordano Bruno, c'est toujours pour manifester une aversion physique. En réalité, nous dit Serge Filippini, je ne crois pas qu'un personnage aussi troublant que Bruno ait pu être aussi conventionnel dans sa psychologie qu'on a voulu le prétendre. Et comme il s'agit d'une fiction, d'une œuvre romanesque, nécessairement j'ai accentué des aspects de sa personnalité qui étaient justement non conventionnels. Aujourd'hui, tout le monde est contre l'intolérance, je ne crois pas que les

lecteurs puissent être choqués par cet aspect. » ■

Entrevue réalisée par  
Jean-Paul Beaumier

---

Serge Filippini a publié les titres suivants dans la même collection chez Phébus : *La vie en double*, Angèle, 1987 ; *L'aquarium*, 1989 ; *L'homme incendié*, 1990.

---

**Serge Filippini**  
**L'HOMME INCENDIÉ**  
**Phébus, 1990, 380 p. ;**  
**38,95 \$**

---

C'est un livre fourmillant que nous offre Serge Filippini. Les intrigues autour de la papauté, les horreurs des guerres religieuses, la terreur créée par l'Inquisition autour de toute forme de liberté de pensée, ce climat nous est restitué dans toute sa noirceur et sa cruauté à travers les malheurs d'un *sage*. Qui nous apparaît bien peu sage ! Giordano Bruno, tour à tour Bruno le Nolain, Jordan Brunet, Philip Brown selon les pays où il se réfugie, est bien emporté pour un philosophe, bien intolérant envers ses contradicteurs pour un savant interrogeant les mystères du monde. Doit-il ces excès, sa violence, sa dureté — souvent tournée contre ses plus fidèles amis —, son mépris, son dégoût exécrable pour les femmes (qui rejoint à son insu les préjugés les plus éculés des théologiens qu'il abomine), doit-il cette brutalité, à peine compensée par de rares mais très grandes tendresses pour quelques-uns, à son histoire ? Le romancier n'aurait-il pas chargé le personnage ? Quoi qu'il en soit, il ne nous est guère sympathique, malgré sa verdeur, son courage, sa dévotion pour la connaissance qui nous réconcilie avec lui par moments, comme sa passion pour Cecil, l'amour vénitien qui illuminera sa vie, en exacerbant chaque instant. Un regret : la genèse de la pensée du Nolain, que le roman de sa vie devait nous faire vivre de près, apparaît noyée dans l'anecdotique qui sert plus l'histoire du temps que celle de ce philosophe incandescent. ■

Blanche Beaulieu